Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 123 (2015)

Artikel: Robert Piguet : le long purgatoire d'un prince de la mode
Autor: Pastori, Jean-Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean-Pierre Pastori

ROBERT PIGUET : LE LONG PURGATOIRE D'UN PRINCE DE LA MODE

Les soieries de Zurich, la dentelle de Saint-Gall… notre pays a développé une importante industrie vestimentaire, qu'il maintient partiellement. De grandes maisons, à l'exemple d'Abraham, à Zurich, se sont acquis une flatteuse réputation comme fournisseuses des meilleures griffes parisiennes. Mais si les talents créatifs excellant dans le dessin de tissus n'ont jamais manqué, dans le nord-est de la Suisse, combien de nos compatriotes se sont-ils fait un nom dans la haute couture ? Poser la question, c'est y répondre.

Il est pourtant un couturier, vaudois, dont la carrière est indissolublement liée à l'histoire de la mode parisienne : Robert Piguet, natif d'Yverdon, en 1898, mais originaire du Chenit, à la vallée de Joux. Un pur produit de la bourgeoisie protestante et libérale du nord vaudois, dure à la tâche, sérieuse en affaires, et un rien austère. Autant dire que les velléités du jeune Robert, le cadet d'une importante fratrie – cinq garçons – ne pouvaient que surprendre, déconcerter, voire irriter le père banquier, député durant trente-deuxans (et même président du Grand Conseil en 1903, l'année du centenaire du canton de Vaud), par deux fois candidat au Conseil d'État, conseiller national pendant quatorze ans, président de la délégation des finances des chambres fédérales. Bref, un notable. Et un père qui, alors que l'adolescent dessine des robes pour sa mère et ses cousines, lui fait amèrement remarquer qu'à son âge il pensait davantage à déshabiller les femmes qu'à les habiller…

Choc des cultures et des modes de vie. Et c'est en quoi sans doute l'histoire de Robert Piguet est saisissante. Comment un garçon élevé rue de la Plaine, à Yverdon, parvient-il à briller dans le triangle d'or de la haute couture parisienne, rue du Cirque et surtout Rond-Point des Champs-Élysées, à la tête d'une maison qui emploie jusqu'à 400 personnes et qui habille femmes du monde et actrices de renom ? Combien de célébrités ont-elles descendu le somptueux escalier à double révolution du Rond-Point ! Un escalier que la maison Gucci, qui occupe aujourd'hui les lieux, a eu la bonne idée de conserver. Combien d'artistes, Édith Piaf incluse, mais aussi Jean Cocteau ou les peintres

Robert Piguet est encore adolescent lorsqu'il dessine ce modèle bien dans l'air du temps.

Christian Bérard et Édouard MacAvoy, des amis proches, se sont-ils assis sous le plafond peint de Drian, dans le grand salon du premier étage ! Robert Piguet compte parmi les créateurs qui font briller Paris, durant les années 1930 et 1940, aux côtés de Chanel, Lelong, Lanvin, Patou, Ricci, Schiaparelli, Balenciaga, Fath ou Rochas.

C'est cette destinée unique que j'ai donc entrepris de narrer dans une biographie[1]. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. L'entreprise se révéla, en effet, plus complexe à mener qu'il n'y paraissait de prime abord, sans doute parce que Piguet est relégué au purgatoire de la haute couture. En fait, ce livre, il aurait fallu l'écrire, il y a trente ans, lorsque les amis, les collègues, les employés de Robert Piguet étaient encore de ce monde. Ceux qui appartenaient à sa génération, la génération née à la toute fin du XIXe siècle, ne sont plus, évidemment. Soixante ans se sont même écoulés depuis la disparition du couturier. Par bonheur, j'ai pu obtenir le témoignage de ses cadets et néanmoins prestigieux collaborateurs : Hubert de Givenchy et Marc Bohan. Hubert de Givenchy travailla auprès de Piguet en 1945-1946 ; Marc Bohan l'assista durant deux ans, de 1946 à 1948. L'Américain James Gallanos, autre collaborateur de premier plan, n'a pas donné suite à ma prise de contact. Il s'est retiré sur la côte Ouest des États-Unis,

1 La maison d'édition lausannoise La Bibliothèque des arts l'a publiée en octobre 2015.

Avant que la photographie de mode ne prenne le relai, le dessin de mode règne en maître. Ici, l'Américain Tom Keogh croque une robe Piguet, taille serrée, buste moulé en souplesse, vers 1949.

loin des bruits du monde. Quant à Antonio del Castillo et à Serge Guérin, deux autres assistants réputés, ils sont décédés sans avoir laissé de souvenirs.

Ce qui heureusement n'est pas le cas de Jean-Claude Villeminot, autre modéliste de la maison Piguet, dans l'immédiat après-guerre, mais qui se fit mieux connaître dans la chanson et le cinéma, sous le nom de Jean-Claude Pascal. Jean-Claude Pascal a disparu il y a près de vingt ans. Mais son autobiographie contient quelques pages consacrées à notre couturier. Ainsi décrit-il son ex-patron : « Homme élégant, impeccablement habillé, parfaitement bien élevé, souriant (avec un peu trop de dents), croyant ainsi dissimuler la partie autoritaire de son caractère. Il était susceptible et jaloux et s'ingéniait à ne pas le laisser paraître. »[2]

Mais c'est dans les souvenirs du plus illustre de ses modélistes, Christian Dior, que l'on trouve les informations les plus pertinentes. Le futur promoteur du *« new look »* œuvre, Rond-Point des Champs-Élysées, en 1938-1939. Dans son livre *Je suis couturier*, il fait état du « très bon souvenir des années passées chez Robert Piguet. Si la maison était parfois troublée par des intrigues de sérail (dont, je l'avoue, mon cher patron s'amusait beaucoup, les envenimant avec plaisir et malice), du moins, les propos y étaient-ils toujours de la plus parfaite aménité. »[3]

Quant à savoir ce que Dior a pu retenir de ses deux années (ou presque) de travail dans la maison Piguet, il le dit sans ambages :

> J'ai appris à supprimer. Ce qui est très important. La technique même de la couture y était volontairement simplifiée. On n'accordait pas une très grande attention aux sens des tissus. Mais Piguet savait qu'il n'y a d'élégance que dans la simplicité et me l'apprenait. Je lui dois beaucoup, et tout d'abord de m'avoir fait confiance, alors que j'avais encore très peu d'expérience.[4]

Ces témoignages sont de grande valeur. L'ennui, c'est qu'ils se contredisent parfois. Lorsque je demandai à Hubert de Givenchy si Piguet dessinait lui-même, il me répondit : « Je ne pense pas », alors que Marc Bohan crut se rappeler que son patron exécutait des croquis.

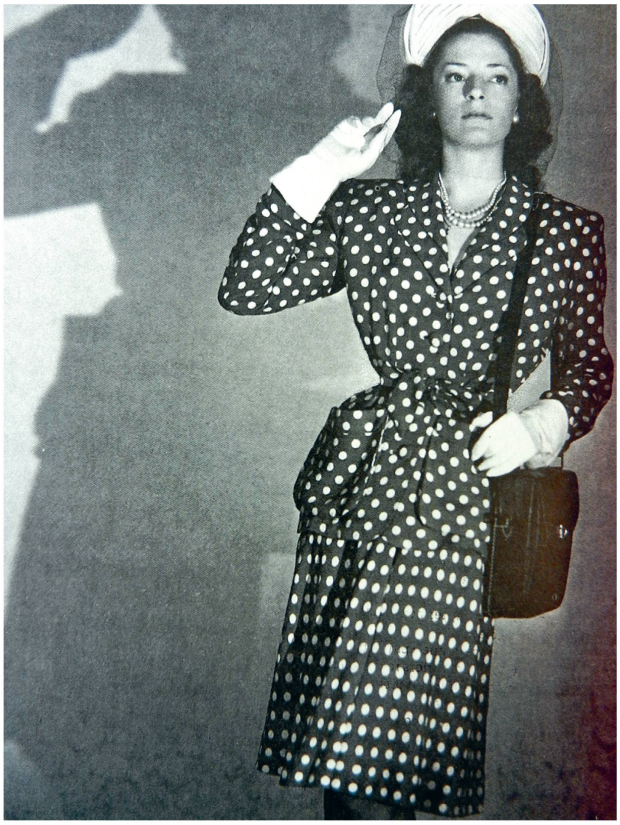
Que fait le biographe lorsqu'il se met à l'ouvrage ? Il dépouille donc la littérature et la presse de l'époque ; il court les archives. Et naturellement, il s'efforce de rencontrer

2 Jean-Claude Pascal, *Le beau masque*, Paris : Robert Laffont, 1986, p. 25.

3 Christian Dior, *Je suis couturier*, propos recueillis par Élie Rabourdin et Alice Chavane, Paris : Éditions du Conquistador, 1951, p. 31.

4 *Ibid.*, p. 33.

L'élégance de la maison Robert Piguet dans cette création de Hubert de Givenchy, vers 1947.



« Tailleur » de Robert Piguet sort cette création au basque souple. Collection automne 1950.

celles et ceux qui ont connu personnellement l'objet de son étude, ou à défaut ceux qui ont été proches d'un proche. Givenchy et Bohan, déjà cités ; la famille Piguet qui m'a aimablement reçu. Je lui en sais gré. J'ai pu rencontrer également un frère et deux sœurs qui, enfants, ont connu Piguet lorsqu'il séjournait dans sa résidence secondaire de Villeneuve. Et qui, en dépit des décennies écoulées, avaient encore des souvenirs crédibles. À Paris, un ami de Serge Guérin – le modéliste précédemment cité – m'a apporté quelques informations et quelques photos.

Mais le témoignage direct de collaborateurs de longue date ou d'amis intimes me manquait jusqu'à… ce que j'aie l'idée d'appeler Andréa Jaïs, ex-directrice du Musée suisse de la mode, à Yverdon-les-Bains, auteure du très beau texte figurant dans l'élégante plaquette publiée en 2005 par Suzanne Piguet.

J'ignorais que Mme Jaïs, dans les années 1980, avait ambitionné, elle aussi, de consacrer un livre à Robert Piguet. Et que, devant la complexité de la tâche, elle avait fini par y renoncer. Quand nous eûmes fait plus ample connaissance, elle me révéla qu'elle avait rencontré naguère des proches de Piguet, aujourd'hui disparus. Et ensuite, lorsqu'un courant de confiance se fut établi, elle me proposa généreusement de mettre ces enre-

gistrements à ma disposition. Et non seulement ces enregistrements, mais des lettres aussi. Des lettres de Piguet à une amie lausannoise.

L'aide d'Andréa Jaïs, à laquelle je suis très reconnaissant, changea la donne. Les quelques entretiens qu'elle avait réalisés, parfois du plus haut intérêt, mais parfois décevants en raison de réponses approximatives – entretiens qu'il me fallut retranscrire, travail fastidieux s'il en est! – me permirent de mieux saisir la personnalité du couturier. Je suis bien placé pour savoir que les témoignages doivent être exploités avec précaution. Mais ils n'en demeurent pas moins très précieux lorsque les documents manquent.

Car ils manquent. Certes le fonds Piguet du MuMode, le Musée suisse de la mode, comprend quelques articles de journaux et différents éléments de correspondance professionnelle. Mais ce sont les très nombreux croquis de mode signés Dior, Givenchy, Bohan, Castillo, Guérin… qui font sa valeur. Et j'avais beau chercher – Musée des arts décoratifs et Musée Galliera, à Paris; Musée historique et Archives de la Ville de Paris, Bibliothèque Forney; Bibliothèque nationale et Archives fédérales, à Berne; Musée national, à Zurich (où est déposé le fonds Abraham)… – quelques coupures de presse, oui, quelques photographies, des mentions, ici et là, mais rien de très consistant.

Dans la littérature spécialisée, Piguet est fréquemment cité, mais hélas souvent par référence à ses illustres disciples Dior, Givenchy ou Bohan. Une encyclopédie américaine de la mode trouve même le moyen d'orthographier son nom Piquet… Et pourtant, et là, je cite encore Jean-Claude Pascal: Piguet était «un personnage indéniablement important à l'époque dans la haute couture française.»[5] D'ailleurs, les magazines de mode, à commencer par Vogue, *L'Officiel de la couture* et *Harpers's Bazaar* contiennent une multitude d'articles sur les créations du couturier. Le tout est d'y avoir accès et de les dépouiller. Ce qui exige beaucoup de temps et de patience… Car ce sont près de vingt années d'activité qui doivent être explorées.

La presse a bien changé. Aujourd'hui les *people* font l'actualité. On leur consacre des portraits, on sollicite d'eux des interviews. À l'époque, rien de tout cela. Quasiment toutes les collections faisaient l'objet de chroniques détaillées. Mais le créateur restait dans l'ombre. Ce qui ne fait pas l'affaire du biographe! D'où l'intérêt des articles dénichés notamment dans *L'Illustré*, en 1936, où Piguet est décrit dans ses ateliers de la rue du Cirque (ce n'est que deux ans plus tard qu'il s'installera au Rond-Point), et de *Fémina* – un numéro de cette même année 1936 – où est décrit son somptueux appartement du quai Malaquais. Car après s'être séparé de son épouse Mathilde, belle

5 Jean-Claude Pascal, *Le beau masque*, *op. cit.*, p. 26.

Pour Piguet, l'élégance est à chercher dans la simplicité. Tout est affaire de coupe et naturellement de tissus. Ici, un modèle de 1940.

jeune femme de la haute bourgeoisie parisienne qui lui servit également de modèle et qui conserva l'appartement de la très chic avenue Théophile Gautier, dans le XVIe arrondissement, Piguet s'installa au bord de la Seine, à deux pas de l'Institut de France. Après quoi, en 1938, il élut domicile au No 60 de l'avenue Montaigne, autre adresse prestigieuse ; un appartement qui communiquait directement avec les salons du Rond-Point.

Dans un trop bref entretien diffusé par ce qui était encore Radio-Genève, en 1951, Piguet explique la raison pour laquelle il ferme sa maison de couture : sa santé ne lui permet plus d'assumer une telle charge. Mais, à en croire son neveu et collaborateur Georges Piguet, il semble aussi qu'il ait perdu toute illusion quant à l'avenir de la haute couture.

Deux interviews identifiées (*L'Illustré* et Radio-Genève), c'est bien peu de choses en regard d'une longue carrière : plus de trente années vouées à la mode. Puisque c'est en 1919 déjà que le jeune Piguet, 21 ans, ouvre sa première maison, avenue Montaigne déjà, mais au No 43. L'entreprise tourne court. Mais si Piguet recule en rentrant en Suisse, c'est pour mieux sauter. Il retourne à Paris, entre chez Poiret, alors au sommet de sa

Un manteau de Piguet réinterprété par le dessinateur américain Tom Keogh, 1948.

gloire, puis chez Redfern[6]. Un cas qui n'a rien d'unique : Worth et Molyneux étaient britanniques, Schiaparelli italienne, Dessès grec, Balenciaga et Castillo espagnols…

Robert Piguet, 3, Rond-Point des Champs-Élysées… une griffe prestigieuse… et puis toute une gamme de parfums. Il y a *Bandit* aux senteurs de cuir chypré, *Fracas* à la tubéreuse (qui a donné lieu à diverses déclinaisons sous autant de griffes), *Visa*, *Baghari*, *Calypso*, *Futur* et *Cravache* (pour homme) ; ces trois dernières créations ayant été lancées après la mort du couturier. Car si la maison de couture ferme définitivement ses portes en juillet 1951, les parfums qui ne lui appartenaient pas lui survivront. Au point que, désormais américains, ils se sont enrichis cette année même d'une nouvelle fragrance présentée à l'enseigne de « Douglas Hannant by Robert Piguet » ; Douglas Hannant, un jeune fashion designer très en vogue à New York. Raison pour laquelle on trouve plus facilement ces parfums chez Saks Fifth Avenue qu'aux Galeries-Lafayette. Le paradoxe, c'est que le nom de Piguet, peu connu aux États-Unis lorsqu'il créait ses collections, mais promu *« fashion icon »*, circule actuellement de New York à Los Angeles (on nous assure que Madonna, Kim Basinger et Courtney Love ne jurent que par *Fracas*), et qu'à Paris, en revanche, sa ville d'élection, il est oublié ! Yverdon a rendu par deux fois hommage à son illustre enfant. Grâce en soit rendue au Musée suisse de la mode. En revanche, aucune exposition ne lui a été consacrée aux Arts Décoratifs ni au Musée Galliera. Mme Grès, Madeleine Vionnet, Carven, Fath, Jeanne Lanvin et combien d'autres, y compris Madame Paulette, la modiste amie et collaboratrice de Piguet, y ont bénéficié d'importantes rétrospectives. Lui, jamais ! Allez savoir pourquoi !

Eh bien oui, pourquoi ? Parce que, dira-t-on peut-être, la maison de couture n'a pas survécu à son créateur. Mais d'autres maisons – Madeleine Vionnet, Lucien Lelong, Molyneux, Schiaparelli – ont connu le même sort, sans pour autant que leur fondateur connaisse un tel purgatoire. Alors, serait-ce parce que Piguet n'a pas marqué la mode comme l'a fait un Dior ou, plus tard, un Saint-Laurent ? Bon chic bon genre. Pourtant, contrairement à sa réputation de grand « classique » qui lui a été faite après la guerre, Piguet a multiplié les innovations et parfois les audaces. La presse spécialisée de son temps n'a d'ailleurs jamais manqué de relever la singularité de ses collections.

Piguet dit s'être cherché un successeur, mais ne pas l'avoir trouvé. À quoi s'ajoute que sous ses apparences de mondain parisien, il gardait une réserve très vaudoise. Il n'aimait guère se montrer dans les salons où les clientes venaient procéder aux essayages. Quand bien même il pouvait être amené à fréquenter les vedettes de la scène qu'il habillait – Yvonne Printemps, Jacqueline Delubac, Edwige Feuillère, Jean Marais,

6 Sur la trajectoire parisienne de Piguet, voir le texte d'Anna-Lina Corda dans le présent volume.

etc. – Robert Piguet se satisfaisait d'un petit cercle d'amis intimes. Cette absence de « réseau », comme on dit aujourd'hui, n'a naturellement pas contribué à l'entretien de sa mémoire. Jacques Fath, lui, décédé dix-huit mois après Piguet, et réputé non seulement pour ses créations, mais aussi pour ses fêtes étourdissantes où tout Paris se pressait, a laissé un souvenir plus durable. Mais il est vrai aussi que sa maison a été relancée dans les années 1990.

Bien que se sachant gravement atteint dans sa santé, Piguet ne prit aucune mesure dans ce sens. Pas même une tombe sur laquelle ses proches peuvent se recueillir. Une manière de conjurer la mort ? Non. À entendre l'un de ses médecins lausannois, le docteur Jequier-Doge, il n'occultait pas la possibilité de mourir. Il en parlait même « avec un détachement, un naturel bouleversant ; une prévoyance qui prouvait que les fantasmes de sa mort avaient accompagné toute sa vie »[7]. Robert Piguet s'est éteint à l'Hôpital cantonal de Lausanne, le 21 février 1953, à 6 h 10 du matin. Il a été incinéré à Vevey. Selon son vœu, ses cendres ont été dispersées. Le *Journal d'Yverdon* dont son cousin Charles présidait le conseil d'administration publia une courte nécrologie. La *Gazette de Lausanne* se contenta d'une photo et de quelques lignes. Mais *Le Figaro*, dans une double page consacrée aux tendances de la mode de printemps salua, « avec émotion la mémoire d'un de ceux qui ont le plus brillamment contribué à faire rayonner dans le monde les traditions de goût, d'élégance et de distinction de la haute couture française. »[8]

7 Témoignage publié dans la plaquette éditée par Suzanne Piguet, à l'occasion de l'exposition Robert Piguet au Musée suisse de la mode, Yverdon-les-Bains, 2005.

8 *Le Figaro* du 27 février 1953.